

## La vraie Révolution tranquille

### *La pitoune et la poutine* de Xavier Cadieux et Alexandre Fontaine Rousseau

Thara Charland

Number 276, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96736ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Charland, T. (2021). Review of [La vraie Révolution tranquille / *La pitoune et la poutine* de Xavier Cadieux et Alexandre Fontaine Rousseau]. *Spirale*, (276), 75–78.

# LA VRAIE RÉVOLUTION TRANQUILLE

Après avoir passé la dernière session à enseigner à distance la littérature québécoise au Cégep du Vieux Montréal, j'ai relu cette semaine, en guise de récompense, la bande dessinée *La pitoune et la poutine*. L'ouvrage paru en novembre 2019 chez Pow Pow est le fruit d'une heureuse collaboration entre Xavier Cadieux (*Les 500 premiers Cadieux* et *Mon gros lit chaud* chez La mauvaise tête, etc.) et Alexandre Fontaine Rousseau (*Pinkerton* et *Poulet Grain-Grain* avec François Samson-Dunlop, *Les cousines vampires* avec Cathon, *Les premiers aviateurs* avec Francis Desharnais, etc.). Ce qui se présente, au départ, comme le récit d'un pan méconnu de la biographie de Jos Montferrand se révèle plutôt, dans les dernières pages, être un exposé historique déjanté sur la Révolution tranquille: « *C'est évidemment cette révolte violente menée par un draveur ivrogne que les historiens ont plus tard nommé la Révolution tranquille. Unis par leur amour commun de la poutine, les Québécois se sont émancipés de l'influence du clergé pour établir les bases d'une société moderne et égalitaire.* » Ai-je besoin de vous dire à quel point cette version absurde d'un chapitre important de l'histoire québécoise séduirait (et réveillerait!) n'importe quel le cégépien-ne et à quel point la tentation d'enseigner l'œuvre dans les prochaines années est forte?

Cadieux et Fontaine Rousseau réinvestissent ici une figure faisant partie du folklore québécois, celle du bûcheron Jos Montferrand. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Montferrand est représenté en bande dessinée; l'auteur ontarien Bernie Bedore a en effet multiplié les récits relatant les aventures du grand gaillard, avec *Tall Tales of Joe Mufferaw* (1979), *More Tall Tales of Joe Mufferaw* (1981) et *Mythical Mufferaw* (1994). Mais, dans le cas de *La pitoune et la poutine*, il ne faut pas s'attendre à une biographie fidèle, comme nous le signale d'entrée de jeu l'exergue tiré d'un « *vieux proverbe castor* »: « *Je suis pas mal sûr que c'est exactement comme ça que ça s'est passé.* » Cet exergue vague mais accrocheur place déjà l'œuvre en porte-à-faux vis-à-vis de la vérité historique, et ce sont ces « libertés » qui font notamment le charme de la bande dessinée et qui participent activement à son humour. Le rapport de l'œuvre à l'histoire est – si l'on aime les euphémismes – décomplexé; on apprend ainsi que les dinosaures campaient sur les rives de la rivière Gatineau vers 1845 et que l'on retrouve désormais les exploits du jeune Montferrand sur des vases gaspésiens et dans la pyramide de Hull.

---

## LA PITOUNE ET LA POUTINE

XAVIER CADIEUX ET  
ALEXANDRE FONTAINE  
ROUSSEAU

Pow Pow, 2019, 180 p.



## LE FROMAGE SKOUIC-SKOUIC

À l'instar du conte de la chasse-galerie et de la légende de la Corriveau, l'histoire de Jos Montferrand fait partie du paysage historique québécois commun, des références culturelles que l'on partage. On se rappelle volontiers la fois où Jos a étampé sa botte au plafond d'une taverne ou cette bagarre lors de laquelle *« il a swingué un Irlandais par les pieds comme si c'était une massue pour varloper 75 Anglais dans la rivière des Outaouais »*. Ces événements sont rappelés maintes fois dans *La pitoune et la poutine*, puisque Cadieux et Fontaine Rousseau misent sur l'exploitation du genre de l'anecdote et sur la reprise d'une tradition orale qui a longtemps été l'un des piliers de la littérature québécoise. La réitération des mêmes épisodes de la vie du bûcheron laisse place à une exagération de plus en plus loufoque, où la teneur héroïque des actes de bravoure se voit constamment amplifiée. Cependant, ce n'est pas la botte au plafond ni les Anglais dans la rivière, mais bien un autre événement, passé à la trappe de l'histoire, qui est au centre de la bande dessinée.

Jos est désormais vieux, bedonnant, et plus personne ne s'intéresse à lui. Sa consommation de rhum de la Jamaïque l'a usé, et la figure mythique n'a plus le lustre d'antan. Cependant, Montferrand semble être incapable de changer ou de se réinventer. Après tout, comme le dicton le veut, *« [t]u peux pas apprendre des nouveaux tours à un vieux raton. Y'est pogné avec son set de tours qu'y connaît déjà pis c'est ça qui est ça, pis qu'est-ce que tu veux, c'est d'même »*. Alors qu'on le croit condamné à son rôle de *has been*, Jos retrouve pourtant espoir lors d'une soirée bien arrosée où il entend par hasard une conversation entre deux draveurs : il existerait, selon l'un d'entre eux, un remède miracle contre la gueule de bois, un mets délicieux composé de patates, de sauce brune et de fromage skouic-skouic. Dans la diégèse, la convocation de la figure folklorique de Jos Montferrand ne sert pas, comme on aurait pu s'y attendre, à rejouer les batailles identitaires entre les Canadiens français, les Canadiens anglais et les Irlandais. Il s'agit plutôt de raconter la quête de Montferrand pour trouver cette cure miracle contre les lendemains de veille : la poutine. On comprend alors qu'au-delà d'une anagramme ludique, les deux termes du titre seront réunis par ce voyage culinaire.

P-77 LA PITOUNE ET LA POUTINE  
2019

Détail (Planche de la p. 16)

## MILLE ÎLES, MILLE DANGERS

Nous assistons donc à une traversée du territoire québécois qui commence en Outaouais, région de la drave ou de ce qui est communément connu, dans l'univers de Cadieux et de Fontaine Rousseau, sous le nom de « surf du nord ». Au fil des chapitres, nous suivons Montferrand à travers ce voyage qui le mène depuis Hull, en passant par Rigaud et l'île Bizard, jusqu'au village fictif de Saint-Shack-à-Patate-du-Lac – nom qui ne manque pas de faire sourire tant il rappelle ces nombreux casse-croûtes qui jalonnent les routes des régions du Québec. Ce n'est pas à Drummondville, à Warwick ou à Princeville que Montferrand se rend, et si la célèbre *« guerre de clochers »* concernant la provenance de la poutine est évoquée, c'est pour mieux balayer le débat du revers de la main.

Le périple de Jos n'est pas sans embûches. Les combats et les affrontements prennent d'ailleurs une place importante dans la bande dessinée et comptent parmi les scènes les plus réussies. C'est que les lignes minces et souples utilisées par Cadieux parviennent à merveille à rendre le mouvement et à suggérer les déplacements des personnages. La rondeur du dessin, que l'on pourrait associer à un monde plus enfantin, opère quant à elle un intéressant contraste avec l'univers absurde et parfois violent imaginé par les deux bédéistes. À Rigaud, Montferrand est confronté à son rival, Buck McLog, un avatar du *hipster* à la chemise à carreaux, à la barbe bien taillée, amateur de *cortados*. Au terme de la course de pitoune dans laquelle les deux bûcherons s'affrontent et où Jos sauvera son ennemi d'une mort certaine, Buck réalise tout le poids de la masculinité toxique qui pèse sur lui et qui le pousse à vouloir se mesurer à Montferrand. Comme mentionné plus tôt, Cadieux et Fontaine Rousseau ne sont pas à un anachronisme près, et le comique de l'œuvre repose notamment sur cet entremêlement entre un récit folklorique et des clins d'œil à l'imaginaire social contemporain et aux discours qui le traversent. L'épisode de la course de pitoune se conclut par une réconciliation et une tendre accolade entre les deux protagonistes : *« Au bout du compte, c'est pas parce qu'on est un grand fendant avec une barbe trop bien entretenue pis qu'on aime son café avec des notes de lavande plutôt qu'avec un arrière-goût de vieux cendrier qu'on fait pas partie de la confrérie d'la pitoune. »* Malgré leurs différences, les deux générations de draveurs parviennent finalement à se comprendre.



## À la lecture de *La pitoune et la poutine*, j'ai retrouvé avec plaisir une langue où différents registres se côtoient, mélange qui a entre autres participé à l'humour des œuvres précédentes d'Alexandre Fontaine Rousseau.

Le voyage du bûcheron est en effet l'occasion, pour ce dernier, d'acquérir une certaine perspective sur le monde. En naviguant sur la rivière aux mille dangers (la rivière des Mille Îles), Jos est embusqué par « une gang de draveuses » qui le capturent et le ramènent à leur forteresse afin qu'il compare devant l'impératrice de la bûche. Cet épisode riche en rebondissements nous offre le portrait d'une société d'« amazones du Saint-Laurent » qui vivent entre elles, sans hommes. La mésaventure de Montferrand et son incompréhension devant le mode de vie des « bûches babes » sont sans contredit humoristiques, mais une réflexion importante sur la place des femmes dans l'histoire se développe néanmoins en filigrane. Si ces dernières ne sont pas passées à l'histoire de la drave, c'est qu'elles auraient été évincées d'emblée par « une couple de gars chauds autour d'une table » qui avaient décidé d'en écrire le récit.

### MENAUD MAÎTRE BRASSEUR

En plus d'une intrigue principale rocambolesque, les bédéistes derrière *La pitoune et la poutine* offrent à leurs lectrices et à leurs lecteurs une œuvre parsemée de clins d'œil – plus ou moins discrets – à différentes icônes culturelles du Québec. Au détour d'une page, on remarque que Menaud n'est plus draveur, mais bien brasseur, tandis que les personnages de Sol et Gobelet ont été récupérés et transformés en saveur de tisane (Saule et Gobelet). Enfin, la célèbre phrase prononcée par René Lévesque le soir de la victoire du Parti québécois en 1976 est d'abord attribuée à notre draveur : « C'est Jos qui l'a dit en premier en passant. Pis René Lévesque, c'est rien qu'un maudit copieur. » Pour Cadieux et Fontaine Rousseau, les références culturelles québécoises apparaissent donc comme un large réservoir dans lequel il est possible de piger sans aucune gêne et comme une ressource que l'on peut trafiquer selon nos goûts. De plus, chacun des cinq chapitres qui structurent la bande dessinée est annoncé par une page titre qui contient également une parodie d'annonces publicitaires. Celles-ci, toutes plus absurdes les unes que les autres, vantent les mérites d'un nouveau modèle de hache à démarrage rapide, d'un sirop contre les malaises existentiels qui frappent les femmes ou d'un thé aromatisé au porc. Ces annonces ponctuent le récit des aventures de Montferrand et tranchent par rapport à la bande dessinée sur le plan esthétique en reprenant habilement le visuel rétro des publicités typiques des années 1950. Cette polyvalence des

styles adoptés par Cadieux est ici particulièrement frappante, et les changements graphiques rythment l'œuvre.

À la lecture de *La pitoune et la poutine*, j'ai retrouvé avec plaisir une langue où différents registres se côtoient, mélange qui a entre autres participé à l'humour des œuvres précédentes d'Alexandre Fontaine Rousseau. L'alliance entre un joul consommé et un registre presque poétique traverse toute la bande dessinée et n'est effectivement pas sans faire rire. Le narrateur décrit d'ailleurs l'arrivée de Jos au village de Saint-Shack-à-Patate-du-Lac en ces mots : « Notre vaillant baril d'boisson vivant arrive [...] à la tombée de la nuit pis dès qu'il pose son pied alerte dans la bucolique petite bourgade, il est envahi par une sensation de "kossé ça". » Cette tension entre les envolées quasi lyriques et un langage plus prosaïque est conservée du début à la fin, sans toutefois devenir redondante ou trop appuyée.

Enfin arrivé à Saint-Shack, Montferrand découvre, à sa plus grande surprise, un village sous l'emprise de la religion catholique. La poutine y est considérée comme un « plat blasphématoire » dont on ne doit pas parler et que l'on consomme dans la plus grande clandestinité. On reconnaît ici les grandes lignes du discours traditionnel autour de la Grande Noirceur, selon lequel le clergé aurait maintenu le peuple en marge de la modernité. Horrifié par cette ambiance moribonde et par le pouvoir de l'Église, Jos s'engage dans un violent combat contre le curé du village. Dans un revirement de situation qui n'est pas sans rappeler un célèbre trope des films *Mission Impossible*, l'homme se révèle être « en fait un Anglais déguisé en curé, [qui] avait l'intention de voler la poutine aux Canadiens français, de la ramener chez lui, d'appeler ça une victoria pis de faire croire à tout le monde que ça venait d'Ottawa, c'te bon p'tit plat-là ». Ainsi, par le biais de l'exagération, de l'humour et des décalages historiques, l'œuvre de Cadieux et de Fontaine Rousseau pousse jusqu'au bout la logique même de la légende de Jos Montferrand en jouant de cette indécision entre ce qui relève de la réalité et de la fiction. L'histoire du Québec apparaît par conséquent, chez les deux bédéistes, comme un récit que l'on peut découper à sa guise, recycler et triturer jusqu'à le rendre méconnaissable, mais ô combien divertissant. Ce traitement humoristique et absurde des grands récits québécois, allié au dynamisme du découpage des séquences et aux variations sur la mise en page, fait de *La pitoune et la poutine* un projet tout à fait réussi.